

31 juillet 1914.

Dans les papiers laissés à Beg-Meil par Jean Bénac, se trouvait cette note écrite au crayon dans la nuit qui a précédé son retour à Paris.

Un mot en hâte avant de me coucher.

Le téléphoniste a dit que l'Allemagne mobilisait; que l'on attendait la mobilisation française pour cette nuit! Heureusement, personne n'a entendu. Pourvu que tout cela soit faux! Maman et Chou ne se doutent de rien. J'espère qu'aucun de mes regards, qu'aucune de mes paroles n'a trahi mon angoisse!

Pauvres êtres adorés, que vont-elles dire demain si tout cela est vrai, si elles apprennent!... Je ne veux rien leur dire. Ce serait trop affreux de les quitter ainsi. Elles ne sauront qu'après mon départ.

Oh! demain! demain pour savoir. Tout plutôt que cette quasi-certitude atroce!

Et le vent de la mer qui chante et pleure au dehors comme j'aimais à l'entendre quand j'étais tout petit!

En des heures comme celles-ci, je songe que peut-être n'ai-je pas été assez affectueux, n'ai-je pas assez montré la tendresse infinie de toute mon âme pour mes parents!

Quand on est homme, on n'ose pas toujours laisser voir ce que l'on a en soi de naïf et d'enfantin!

Si je ne devais pas revenir, fasse le ciel qu'ils trouvent ici tout l'amour inexprimé que je leur porte, l'affection de tout l'être, de tout le cœur de leur petit Jean.